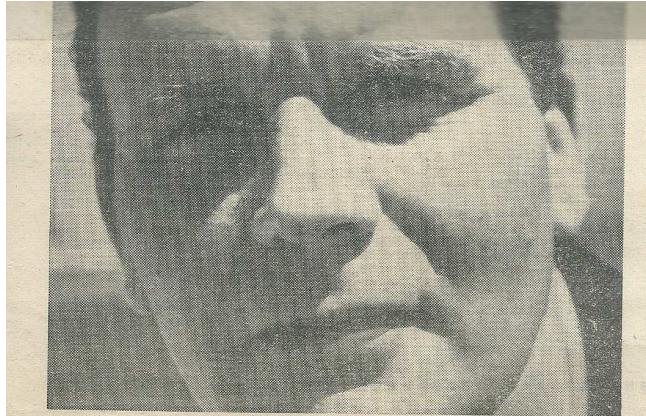


Méfiez-vous des préfaciers

La Rencontre des absents par Boris Schreiber

Imaginons un esprit chagrin, mais non dépourvu de malignité, qui se hasarderait à lire attentivement la préface que Henri Thomas a rédigée pour *La Rencontre des absents*, le troisième roman de Boris Schreiber. Certes, il ne manquerait pas d'y découvrir cet étrange usage qui veut que tous écrits annonciateurs adoptent un ton de préciosité haletant, où des concepts en dérive sont censés retrouver des ésotérismes archaïques... bref, toute la compilation habituelle qui habille généralement les plus mauvais romans.



Boris Schreiber

(Jean Schweder)

« La rencontre des absents »

par Boris SCHREIBER
(Calmann-Lévy)

IMAGINONS un esprit chagrin, mais non dépourvu de malignité, qui se hasarderait à lire attentivement la préface que Henri Thomas a rédigée pour *La Rencontre des absents*, le troisième roman de Boris Schreiber. Certes, il ne manquerait pas d'y découvrir cet étrange usage, qui veut que tous écrits annonciateurs adoptent un ton de préciosité haletant, où des concepts en dérive sont censés retrouver des ésotérismes archaïques... bref, toute la compilation habituelle qui habille généralement les plus mauvais romans. Mais si, comme c'est le cas présentement, le roman est loin d'être médiocre, l'éloge immodéré du préfacier peut ne vouloir, dès lors, qu'attester la singularité de l'ouvrage et la difficulté d'en rendre compte.

Le drame qui s'y joue étant celui de l'innocence, s'aventurer à résumer l'intrigue risque fort d'en détruire et l'intelligence et le charme. Ainsi, il paraît trivial et dérisoire d'exposer les faits et gestes de Gros Loup, ce moribond luisant de sueur et d'injure qui surveille avec terreur et impuissance l'avance peu rapide des travaux de son restaurant, ou d'Irma sa vieille servante crasseuse qui menace son entourage de « finir en beauté », ou enfin de Sylviane « sa fille au sein borgne » qui, hantée par une pauvreté despotique, s'adonne brutalement au plaisir.

Tous ces figurants, aux noms volontairement enfantins et ridicules, ne deviennent significatifs que par les relations qu'ils soutiennent avec Jojo, Jojo le simple d'esprit, dont l'unique passion est « d'amasser du temps », afin de pouvoir rechercher son frère disparu depuis plus de vingt ans. Petit Max, sorte de frère mythique, l'unique protecteur, qui serait à même d'effacer l'obscur humiliation que Jojo éprouve pour ce monde dur et sournois. Il est évident qu'un énoncé de cette sorte n'a que

peu de chance d'être pris au sérieux par un lecteur, mais il semble que la critique doit ici moins rapporter fidèlement l'histoire qu'interroger la qualité du monde élaboré par l'auteur.

Un talent mesuré

Boris Schreiber, bien sûr, ne nous épargne ni les regards trop clairs, ni les bégalements exaltés, ni ces mots primitifs qui firent naguère le bonheur de la littérature américaine ; ainsi, les arbres en fleurs, les nuits bourdonnantes, les caprices d'une jeune fille à la virginité rayonnante, toute cette sensualité indécisée, ébauchée, sereinement perverse, aident, comme il est de coutume, à ponctuer la cadence rapide du récit. Est-ce donc une continuation de la lignée des grands portraits d'idiot, ou bien ne sommes-nous qu'en présence d'un de ces nombreux romans qui, habile à exhumier des systèmes romanesques désertés, flatte avec rigueur nos éphémères mythologies ?

Cette alternative ne peut, en l'occurrence, s'appliquer. En effet, d'une violence sans malice qui semble avoir désappris le fragile, émouvant sans être toutefois mièvre, d'une honnêteté vigoureuse qui ne néglige pas, à l'occasion, d'emprunter aux sources d'un génie plus vaste, *La Rencontre des absents* témoigne d'un talent assuré encore que mesuré.

Mais ne nous méprenons pas. Si, face à la foule des cauteleux écrits du mois d'octobre, il est bon de reconnaître les qualités nullement opportunistes de l'auteur, son ouvrage, néanmoins, ne connaît pas « cette étouffante atmosphère de sorcellerie » dont Sartre parle à propos de Faulkner. Regrettons que Jojo ne soit l'égal ni de Benji, ni de Ike Snopes, ni du Prince Mychikine, et que de l'inquiétante grandeur qui émanait de ces héros captifs, il n'affleure plus maintenant que cet écho timide, lointain et comme tout assourdi.

Laurent Tremblay.

le roman est loin d'être médiocre, l'éloge immodéré du préfacier peut ne vouloir, dès lors, qu'attester la singularité de l'ouvrage et la difficulté d'en rendre compte.

Le drame qui s'y joue étant celui de l'innocence, s'aventurer à résumer l'intrigue risque fort d'en détruire et l'intelligence et le charme. Ainsi, il paraît trivial et dérisoire d'exposer les faits et gestes de Gros Loup, ce moribond luisant de sueur et d'injure qui surveille avec terreur et impuissance l'avance peu rapide des travaux de son restaurant, ou Irma sa vieille servante crasseuse qui menace son entourage de « finir en beauté », ou enfin de Sylviane « sa fille au sein borgne » qui, hantée par une pauvreté despotique, s'adonne brutalement au plaisir.

Tous ces figurants, au nom volontairement enfantins et ridicules, ne deviennent significatifs que par les relations qu'ils soutiennent avec Jojo, Jojo le simple d'esprit, dont l'unique passion est « d'amasser du temps », afin de pouvoir rechercher son frère disparu depuis plus de vingt ans. Petit Max, sorte de frère mythique, l'unique protecteur, qui serait à même d'effacer l'obscur humiliation, que Jojo éprouve pour ce monde dur et sournois. Il est évident qu'un énoncé de cette sorte n'a que peu de chance d'être pris au sérieux par un lecteur, mais il semble que la critique

doit ici moins rapporter fidèlement l'histoire qu'interroger la qualité du monde élaboré par l'auteur.

Un talent mesuré

Boris Schreiber, bien sûr, ne nous épargne ni les regards trop clairs, ni les bégaiements exaltés, ni ces mots primitifs qui firent naguère le bonheur de la littérature américaine ; ainsi les arbres en fleurs, les nuits bourdonnantes, les caprices d'une jeune fille à la virginité rayonnante, toute cette sensualité indécise, ébauchée, sereinement perverse, aident, comme il est de coutume, à ponctuer la cadence rapide du récit. Est-ce donc une continuation de la lignée des grands portraits d'idiots, ou bien ne sommes-nous qu'en présence d'un de ces nombreux qui, habile à exhumer des systèmes romanesques désertés, flatte avec rigueur nos éphémères mythologies ?

Cette alternative ne peut, en l'occurrence, s'appliquer. En effet, d'une violence sans malice qui semble avoir désappris le tragique, émouvant sans être toutefois mièvre, d'une honnêteté vigoureuse qui ne néglige pas, à l'occasion, d'emprunter aux sources d'un génie plus vaste, *La Rencontre des absents* témoigne d'un talent assuré encore que mesuré.

Mais ne nous méprenons pas. Si, face à la foule des cauteleux écrits du mois d'octobre, il est bon de reconnaître les qualités nullement opportunistes de l'auteur, son ouvrage, néanmoins, ne connaît pas « cette étouffante atmosphère de sorcellerie » dont Sartre parle à propos de Faulkner. Regrettons que Jojo ne soit l'égal ni de Benjy, ni de Ike Snopes, ni du Prince Mychkine, et que de l'inquiétante grandeur qui émanait de ces héros captifs, il n'affleure plus maintenant que cet écho timide, lointain et comme tout assourdi.

Laurent Tremblay